

# Le plus grand secret de l'Holocauste enfin révélé | Stephen Kapos

Steven Kapos, survivant juif de l'Holocauste et militant pro-palestinien, partage ses souvenirs d'enfance des bombardements, de la clandestinité, des foyers de secours à Budapest, ainsi que la survie de son père grâce à l'accord Kastner. La conversation aborde ensuite le sionisme, le racisme, Israël et la Palestine, Gaza à travers la mémoire de l'Holocauste, le soutien européen à la guerre et le devoir moral de résister à la violence de masse. Liens : Entretien avec Double Down News sur YouTube : <https://youtu.be/HcCgV0dSoAM> Entretien avec Owen Jones : <https://youtu.be/E4PFmz4MNdg> Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Introduction 00:00:38 Enfance dans le Budapest en guerre 00:02:32 La Hongrie, les nazis et les déportations 00:14:22 Foyers de secours secrets 00:25:58 Le père et l'accord Kastner 00:32:41 Gaza à travers la mémoire de l'Holocauste 00:34:41 Sionisme et racisme 00:47:10 Leçons divergentes après la survie 00:52:13 Manifestations pour la Palestine et espoir

## #Pascal

Bienvenue à tous dans \*Neutrality Studies\*. Aujourd'hui, j'ai le très grand privilège d'accueillir Stephen Kapos, survivant juif de la Shoah et militant pro-palestinien. Stephen, bienvenue. — Merci beaucoup de m'avoir invité. — Merci à vous d'être avec nous, parce que vous êtes vraiment quelqu'un d'unique, je dirais. Vous parlez très ouvertement de ce qui se passe actuellement en Palestine. Et vous-même, vous aviez sept ans quand les nazis ont envahi votre Hongrie natale. Alors, commençons peut-être par là. Pouvez-vous nous raconter votre histoire ? Où tout a commencé, et comment vous vous souvenez de la Shoah ?

## #Stephen Kapos

Oui. Mais même avant que la Shoah n'atteigne ma ville natale, Budapest, la guerre nous avait déjà touchés, d'une certaine manière, à cause des bombardements. Nous étions bombardés sans distinction, pas spécialement parce que nous étions juifs. C'étaient simplement les bombardements alliés, réguliers. Nous vivions dans un immeuble, un bâtiment assez moderne, en plein centre de Budapest, et il avait un abri antiaérien conçu pour être très sûr. Les immeubles construits au début des années quarante devaient en avoir un. Je me souviens qu'on devait descendre, et que mon père avait sa petite routine : il enveloppait les deux enfants — moi, j'avais sept ans — et ma sœur, qui avait cinq ans de moins, donc deux ans.

Et quand les sirènes d'alerte aérienne retentissaient, on nous enveloppait très vite dans des couvertures, on nous roulait dedans, et on nous emmenait dans l'abri. Là, je me souviens d'avoir entendu les canons antiaériens — les canons Bofors, je crois qu'ils venaient de Suède, d'ailleurs. Et quand le raid était terminé, quand les sirènes annonçaient la fin, les enfants sortaient, moi y compris, dans la rue pour ramasser des éclats d'obus. C'était une sorte de jeu de compétition : on faisait collection de morceaux de shrapnel, et celui qui avait le plus gros était un peu le gagnant. Voilà ce que je veux montrer : comment les enfants transforment tout, n'importe quelle situation, même la guerre, en jeu.

## **#Pascal**

Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Je veux dire, en mille neuf cent quarante-quatre, avec l'invasion, l'arrivée des Allemands, puis la déportation des Juifs vers les camps de concentration. Comment avez-vous survécu ?

## **#Stephen Kapos**

Oui, alors, d'abord, qu'est-ce qui s'est passé ? La Hongrie était officiellement une alliée de l'Allemagne. Je pense que, même si la Hongrie était de droite, avec une certaine sympathie et une alliance implicite avec l'Allemagne, elle n'était pas vraiment solidement dans le camp allemand... jusqu'à ce qu'on la pousse à y entrer, en quelque sorte, presque par corruption. Comment ? Après la Première Guerre mondiale, le traité de Trianon a redéfini les frontières, surtout celles de l'Empire austro-hongrois en train de s'effondrer. Et la Hongrie a alors perdu les deux tiers de ses territoires historiques. Toutes ces régions périphériques sont passées à la Tchécoslovaquie, qui venait d'être créée, à la Roumanie — toute la Transylvanie, une région immense, où la famille de ma mère avait des terres agricoles — est passée en Roumanie. Et plus au sud, une partie de la Hongrie est allée à la Serbie, une autre à la Croatie, et même une petite bande à l'ouest a été annexée par l'Autriche.

À cette époque, la Hongrie a perdu les deux tiers de son territoire, et cela est devenu une cause nationaliste : il fallait le restaurer. La classe dirigeante hongroise, il faut le dire, n'a jamais accepté cette situation comme définitive. Et quand Hitler a promis, puis effectivement rendu une partie de ces territoires perdus — à peu près la moitié de chacun, pour dire les choses simplement —, c'était en quelque sorte la récompense offerte à la Hongrie pour qu'elle s'engage fermement dans l'alliance allemande et participe à l'attaque contre l'Union soviétique. Officiellement donc, la Hongrie était alliée de l'Allemagne. Son dirigeant, depuis mille neuf cent vingt, était l'amiral Horthy, qui gouvernait en tant que régent. Il ne pouvait pas fonder de dynastie, car il n'était pas catholique romain, la religion d'État. On lui a donc donné le titre de régent, mais c'était en réalité un dirigeant autoritaire, exerçant un pouvoir assez distant au quotidien, même si, au final, les décisions importantes lui revenaient toujours.

Quand on arrive à l'année mille neuf cent quarante-quatre, c'est déjà vers la fin de la guerre. L'Allemagne est clairement en train de la perdre — en réalité, elle la perdait déjà bien avant, mais en quarante-quatre, c'était évident. Certains pays alliés de l'Allemagne, comme l'Italie et la Roumanie, cherchaient à sortir de l'alliance, et ils y sont parvenus. La Roumanie avait déjà déclaré qu'elle quittait l'alliance, et je crois que l'Italie aussi, à ce moment-là. Du côté hongrois, le régent Horthy et son entourage cherchaient eux aussi à négocier les conditions d'une sortie, pour ne pas se retrouver du côté des perdants à la toute fin. Ils ont donc envoyé des émissaires officiels depuis la Hongrie pour se renseigner auprès des forces alliées sur les conditions possibles d'un retrait. Mais les services de renseignement allemands ont surveillé tout cela, et la Hongrie est alors devenue un allié jugé peu fiable. C'est pour cette raison que l'Allemagne a envahi la Hongrie. Officiellement, le pays restait un allié, mais il n'était plus digne de confiance. L'invasion a eu lieu en mars mille neuf cent quarante-quatre.

## **#Pascal**

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Donc, s'il vous plaît, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma liste de diffusion sur Substack. C'est [pascallottaz.substack.com](https://pascallottaz.substack.com). Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on reprend la vidéo. Mais justement, jusqu'en quarante-quatre, la population juive de Hongrie était relativement en sécurité, non ? Enfin...

## **#Stephen Kapos**

Relativement, oui. C'est vrai. La Hongrie n'a pas connu de pogroms contre les Juifs comme la Russie — enfin, la Russie impériale — ou la Pologne. Il y avait, et depuis longtemps, un antisémitisme latent. Mais c'était surtout social, et il n'y avait pas de véritable obstacle à la vie professionnelle, disons, pour la classe moyenne juive. En fait, les Juifs dominaient plusieurs professions. Il y en avait beaucoup dans le milieu médical, parmi les journalistes, les avocats, et bien sûr parmi les industriels et dans le commerce en général. Donc tout cela était possible. Même si la Hongrie se vantait aussi — enfin, la droite hongroise — d'avoir adopté la première législation raciste anti-juive, le fameux Numerus Clausus, qui limitait le nombre d'admissions à l'université chaque année.

Et ils étaient fiers de dire que c'était dans les années vingt, avant Mussolini. C'était la première législation contre les Juifs. Mais, par exemple, mon père était médecin, et pendant sa formation, une année, il n'a pas réussi le test du numerus clausus. Il était en trop, tout simplement. Cette année-là, il a donc dû poursuivre ses études à Prague. Il y avait une université allemande à Prague, et c'est là qu'il est allé. Il disait que c'était l'une des meilleures expériences de sa vie. Il adorait Prague. Et l'année suivante, il a pu réintégrer, parce que les quotas s'étaient rééquilibrés. Et au final, il a obtenu son diplôme de médecin en Hongrie.

## **#Pascal**

Donc, la Hongrie n'a pas été parfaite envers sa population juive, mais c'était très loin de ce qui s'est passé ensuite, n'est-ce pas, quand les Allemands sont vraiment arrivés ? Oui, c'était complètement différent.

## **#Stephen Kapos**

En mille neuf cent quarante-quatre, quand les Allemands ont envahi la Hongrie en mars, Adolf Eichmann est arrivé avec eux. Et il s'est immédiatement mis à organiser la déportation de la population juive, selon le plan allemand. Il avait, dans l'aile droite hongroise, des soutiens assez fervents — des sortes de sous-ministres, des responsables de second rang sous le Régent — dont le rôle n'était pas très actif. Le Régent, lui, détournait simplement le regard, laissant la droite collaborer avec les nazis pour mettre en place la déportation. Ils ont commencé par les campagnes. Les Allemands sont arrivés en mars, et dès l'été — disons entre juin et juillet mille neuf cent quarante-quatre — environ quatre cent mille Juifs hongrois des zones rurales avaient déjà été déportés directement à Auschwitz. Une plateforme spéciale y avait même été construite pour accueillir les Juifs de Hongrie.

C'était la déportation la plus rapide, et la grande majorité d'entre eux ont été envoyés directement dans les chambres à gaz. Quelques personnes ont survécu un certain temps, parce qu'on les avait mises au travail. Du côté de ma mère, la famille travaillait dans l'agriculture. Ils avaient une propriété de taille assez respectable, en Transylvanie rurale, pas très loin de la capitale de la région, qu'on appelle aujourd'hui Cluj-Napoca, et qui, à l'époque, en hongrois, s'appelait Kolozsvár. Ils vivaient dans un village nommé Zombor, à environ une heure, ou un peu moins, de Cluj. Cette partie de la famille se trouvait donc dans la zone de Transylvanie qui avait été rattachée à la Hongrie depuis la Roumanie.

Entre les deux guerres, cette région faisait partie de la Roumanie. Mais ensuite, elle a été rattachée à la Hongrie dans le cadre de l'accord de Vienne. Et tout de suite, les Juifs de cette partie de la Transylvanie se sont retrouvés en bien plus grand danger, parce que les Roumains étaient beaucoup plus tolérants et protecteurs, même envers cette population juive, comparés aux Hongrois. Le roi de Roumanie, par exemple, n'a pas autorisé la déportation des Juifs roumains. Alors qu'Amiral Horthy, comme je l'ai dit, a plutôt détourné le regard. Il n'a pas participé activement, mais il a laissé ses subordonnés coopérer avec les nazis pour les déportations. Et donc, toute ma famille transylvaine roumaine a été prise dans les déportations très rapidement. Vous ne les avez jamais revus ? À une exception près. Il y avait une cousine, qui était alors une adolescente — en fait, elle et deux de ses sœurs — et elles étaient toutes les trois des adolescentes assez solides.

Et lors de la sélection à leur arrivée à Auschwitz, ils ont été épargnés et envoyés au travail. Ils travaillaient dans l'un des entrepôts, à trier des vêtements — des vêtements laissés derrière par les victimes des chambres à gaz, qu'on avait trompées en leur faisant croire qu'elles allaient être désinfectées ou prendre une douche, et ainsi de suite. Elles laissaient donc toutes leurs affaires,

leurs vêtements, leurs chaussures, en pensant qu'elles les récupéreraient plus tard. Bien sûr, elles ne les ont jamais revus. Ces personnes ont été affectées à ces entrepôts pour trier ces effets, parce que l'Allemagne voulait les réutiliser — c'était déjà un hiver très dur — pour que la population civile et l'armée puissent profiter des vêtements chauds. Et un jour, cette cousine — elle s'appelait Judy — était en train de trier les vêtements de ses propres parents.

## **#Pascal**

Oh non.

## **#Stephen Kapos**

Ça a dû être un traumatisme immense. Les trois jeunes filles ont survécu à Auschwitz, mais sur le chemin du retour, elles ont séjourné quelque temps dans une auberge. Et là, il y a eu un incendie. On n'a jamais vraiment su si c'était un accident ou un acte volontaire, parce que des réfugiés y logeaient. Sur les trois sœurs, une seule a survécu. Elle se trouvait à un autre étage et a pu sauter par la fenêtre, les autres n'ont pas pu. Donc, pour répondre à votre question, il n'y a eu qu'une seule rescapée. Dans ce groupe-là, une seule est revenue. Il y en a eu une autre, mais elle faisait partie d'un autre groupe, installé dans le sud de la Hongrie, une autre branche de la famille.

## **#Pascal**

Et vous, personnellement, ainsi que vos parents... comment ça s'est passé à Budapest ?

## **#Stephen Kapos**

Eh bien... on a connu différentes phases, vraiment. Au début, pendant les premiers mois de l'occupation allemande, si vous voulez, quand il y avait des soldats allemands dans la ville, ils ne se comportaient pas de façon particulièrement hostile, parce qu'ils étaient, officiellement, dans un pays allié. Et pendant cette période-là, on n'avait pas encore de sanctions très dures contre nous. Et moi, à l'époque, j'étais un jeune garçon passionné par tout ce qui touchait à la guerre. Tous mes jouets, c'étaient des chars, des canons miniatures, des soldats, et tout ça. J'étais vraiment fasciné par le monde militaire. Alors, je saluais tous les soldats que je croisais dans la rue, et eux me rendaient le salut, en souriant, et ainsi de suite.

Y compris des soldats allemands. En fait, on m'a raconté qu'un officier allemand a dit — souvenez-vous, à cette époque j'étais un garçon blond — il a dit : « Quel dommage que ce garçon ne soit pas allemand. » Voilà, c'était la première phase. Ensuite, il y a eu toute une série de lois restrictives. Eichmann était installé dans une villa, dans les collines de Buda, et il a organisé peu à peu ces restrictions, en collaboration, disons, avec la droite hongroise. Mais à ce moment-là, le parti d'

extrême droite, le fameux Parti de la Croix fléchée, un mouvement fasciste ultra-droitier, n'était pas encore au pouvoir. Ils avaient de l'influence, mais pas le pouvoir. Bref, plusieurs lois restrictives ont été adoptées très rapidement.

Des choses comme, vous savez, la quantité de terres qu'un Juif pouvait posséder. Alors, la famille de Transylvanie, quand cette loi est entrée en vigueur, a dû diviser les biens familiaux en propriétés individuelles pour satisfaire à cette exigence précise. On a d'ailleurs trouvé des preuves de ça plus tard, dans le registre foncier. Et puis, il a fallu commencer à porter l'étoile jaune. C'est là qu'on a compris que le danger devenait vraiment sérieux. Pour échapper à certaines de ces lois, qui, vous savez, limitaient tout un tas de choses — ce qu'on pouvait posséder, pas de radio, je crois même pas de vélo. Plus tard, les Juifs n'avaient plus le droit d'utiliser les trains ni les bicyclettes. Ce genre de législation humiliante et restrictive.

Mais à cette époque-là, un grand nombre de Juifs, y compris ma famille, ont essayé d'échapper à certaines de ces lois en adoptant la religion chrétienne, en se convertissant. Et dans ma famille, surtout du côté des Transylvains, il y avait des liens avec l'Église calviniste, qu'on appelait aussi l'Église réformée de Hongrie. En Transylvanie, la majorité des fidèles étaient calvinistes, contrairement au reste de la Hongrie, où le catholicisme romain était la religion d'État. Il y avait aussi une autre Église protestante, appelée l'Église évangélique. Mais ce mot "évangélique" ne voulait pas dire la même chose qu'aux États-Unis aujourd'hui. C'était juste un nom. Ces fidèles-là étaient luthériens, par opposition à l'Église réformée, qui était calviniste. Ces deux Églises entretenaient d'ailleurs de bonnes relations entre elles, mais beaucoup moins avec les catholiques. Et c'est à cette époque qu'une organisation a été créée, d'abord par l'Église luthérienne, pour s'occuper des gens et leur venir en aide.

Certains Juifs qui s'étaient convertis à cette religion, un bon nombre d'entre eux d'ailleurs, parce qu'ils n'étaient pas racistes et qu'ils acceptaient désormais leurs frères et sœurs chrétiens, ont estimé qu'ils devaient faire quelque chose pour eux dans ce moment de détresse. Alors, ils ont chargé l'un de leurs pasteurs, convoqué par son évêque, qui lui a dit : « Écoutez, votre mission, c'est de créer une organisation d'aide. » Cette organisation s'appelait le Groupe du Bon Pasteur, ou l'Organisation du Bon Pasteur. Elle a été fondée, comme je le disais, par l'Église protestante luthérienne, et plus particulièrement par ce pasteur, le pasteur Gábor Stelo. Au départ, il essayait de mettre en place des foyers où l'on fabriquait de fausses identités pour des enfants juifs, surtout, et pour certaines de leurs mères, qui faisaient partie de l'organisation en tant qu'infirmières. L'organisation a reçu un soutien important de la Croix-Rouge suisse.

Ils avaient un envoyé très courageux pour les représenter, qui avait organisé l'aide et le soutien de la Croix-Rouge suisse. Et ces maisons étaient censées être — sans aucun document pour le prouver — des maisons placées sous protection suisse. On y mettait des emblèmes suisses, et on disait : « Voilà, ces maisons sont désormais extraterritoriales, elles ne dépendent plus de la Hongrie. » Personne ne pouvait y entrer, sauf ceux autorisés par les Suisses. En octobre mil neuf cent quarante-quatre, j'ai été emmené dans l'une de ces maisons protégées. Je me souviens très bien du trajet, en

montant vers les collines de Buda, là où se trouvait la villa. C'était le jour où le régent, l'amiral Horthy, avait enfin trouvé le courage d'annoncer officiellement que la Hongrie quittait l'alliance allemande. Ce n'était pas un très bon politicien.

## **#Pascal**

Il n'avait aucun soutien pour ça.

## **#Stephen Kapos**

Il venait tout juste de faire une annonce. Et bien sûr, comme il devait s'y attendre, la réaction a été qu'il serait arrêté par les Allemands, ce qui est effectivement arrivé. Son lieu de ralliement, c'était le palais de Buda, le palais royal, construit sur d'anciennes fortifications médiévales, avec de lourds murs, des catacombes, tout un système défensif du Moyen Âge. Par-dessus, on avait bâti un palais de la fin du dix-neuvième siècle, très élaboré, datant encore de l'époque austro-hongroise, et qui reflétait tout ce faste. C'était un immense palais. Bref, c'est là qu'habitait l'amiral Horthy. Et l'endroit où j'ai été emmené, l'une des toutes premières maisons protégées, peut-être même la première, se trouvait tout près du palais, dans un quartier très chic des collines de Buda, avec vue sur le Danube et, de l'autre côté, la partie plate, Pest.

Et on a dû passer devant un Allemand, pendant qu'on me portait — j'étais assez petit pour qu'on me porte. Quelqu'un avait été envoyé par l'organisation, je crois que c'était un jardinier, simplement pour me prendre dans ses bras et m'emmener dans cette maison. Et on a dû passer un poste de contrôle allemand, tout près du palais. Je me souviens d'un canon pointé sur le château. C'était le jour de l'arrestation. Et la personne qui m'accompagnait avait une sorte de laissez-passer magique. Je ne sais pas ce que c'était. J'ai un peu imaginé qu'il avait peut-être voyagé en Allemagne à un moment ou à un autre, et qu'il avait mis la main sur un papier portant la signature d'Hitler. Bref, il a brandi ce document devant le garde allemand, au poste de contrôle. Ils se sont tous mis au garde-à-vous en voyant le papier, et ils nous ont laissés passer. Voilà. J'aimerais vraiment savoir ce que c'était.

Mais enfin, ça a marché comme par magie. Alors, cette maison où on m'a emmené, c'était une villa somptueuse. À l'origine, c'était la demeure de la famille Hagemacher, les grands brasseurs de Hongrie. En Hongrie, on pouvait boire deux sortes de bière : la Hagemacher ou la Dreher. La Dreher, on peut encore en trouver aujourd'hui, mais pas la Hagemacher. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. La famille Hagemacher avait des liens avec la Suisse. Ils n'étaient pas juifs, mais ils avaient des attaches suisses, par la famille, par naissance. Et au début de la guerre, ils ont quitté la Hongrie pour la Suisse, laissant leur magnifique villa vide. Le pasteur, le pasteur luthérien dont j'ai parlé, Stelo, Gabor Stelo, était un cousin des Hagemacher. Et on l'a contacté pour lui dire : « Tu peux avoir, tu peux utiliser, notre villa pour en faire cette maison de sauvetage. »

Quand je suis arrivé, au début c'était dans un cadre presque palatial. Puis on nous a répartis en petits groupes, à différentes adresses. Mais je veux dire que c'est comme ça que tout a commencé, ce groupe de sauvetage, le Good Shepherds Rescue Group. Il y avait quatre organisateurs : Stelo, Gabor Stelo qui en était le chef, un prêtre calviniste, et deux avocats juifs, dont l'un était mon oncle. C'était le noyau de l'organisation, mais ils étaient soutenus par un remarquable envoyé suisse qui se faisait appeler von Born. C'est lui qui a fourni les fausses identités pour tous ces enfants. À partir de la première villa, Gabor Stelo a cherché activement d'autres lieux et a créé de plus en plus de maisons de ce type, jusqu'à former une sorte d'archipel de refuges. Et à la fin de la guerre, au total, il avait sauvé deux mille enfants, et quelques adultes aussi.

## **#Pascal**

Waouh... Est-ce que ta mère et ton père faisaient partie des personnes sauvées, ou est-ce qu'ils n'ont pas survécu ?

## **#Stephen Kapos**

De différentes manières. Les femmes de la famille travaillaient toutes comme infirmières dans ces foyers suisses. Les garçons et les filles étaient séparés. Ma mère était infirmière, avec une sorte d'uniforme improvisé, un emblème de la Croix-Rouge et une coiffe, tu vois, qui lui donnait vraiment l'air d'une vraie infirmière. Elle s'occupait d'un groupe de filles, et ma petite sœur, qui n'avait que deux ans, était avec elle. Moi, j'étais avec un groupe de garçons, un sous-groupe dirigé par ma tante, tante Ergie. Mais on n'avait pas le droit de reconnaître le lien de famille. J'étais sous sa protection et sa direction, avec mes deux cousins, ses deux fils, qui étaient plus âgés — de cinq et six ans de plus que moi.

Ils n'avaient pas le droit non plus de reconnaître ma tante comme leur mère. Et puis, nous étions tous sous de faux papiers. On était censés être des réfugiés fuyant l'avancée des Russes à l'est — certains présentés comme des orphelins de guerre, d'autres comme ayant perdu le contact avec leurs parents. Mon père, à ce moment-là, se trouvait en Belgique. Et ça, c'est une autre histoire assez compliquée, parce qu'il faisait partie du projet Kastner. Vous avez entendu parler de Rudolf Kastner ? Eh bien, Rudolf Kastner était un sioniste transylvain très en vue, avec des relations très haut placées dans la hiérarchie sioniste en Palestine à cette époque. Quand cette partie de la Transylvanie a été réunie à la Hongrie, il est monté à Budapest. Et voici Kastner.

Il a négocié avec la direction juive hongroise pour obtenir le droit de négocier avec les nazis. Il a ensuite pris une initiative et conclu un accord, finalement, avec la SS elle-même, pour sauver un certain nombre de Juifs, principalement de Transylvanie, et pour la plupart issus de la classe moyenne ou aisée. En échange, il devait livrer certaines marchandises et des camions, via la Suisse, aux Allemands. L'accord prévoyait que ces camions ne seraient utilisés que sur le front de l'Est. En contrepartie, les nazis — et cela impliquait Himmler en personne — autoriseraient le passage, au

final, de mille six cents Juifs vers la Suisse, en transitant par Belsen. Je ne sais pas pourquoi par Belsen, mais c'est ainsi que cela s'est passé. Ils devaient donc être transportés jusqu'à Belsen.

Ils avaient été gardés séparément, puis transférés de Belsen vers la Suisse. Le premier convoi de ce type, environ mille six cents personnes, a été divisé en Belgique. Une partie a été immédiatement envoyée en Suisse, et l'autre a dû attendre jusqu'à Noël avant d'être transférée à son tour. Mon père, lui, faisait partie d'un autre convoi organisé par Kastner pour suivre celui-là. Et c'était une participation volontaire à cet accord. Vous imaginez ? Les nazis allemands, la SS, se rendant en Belgique, et les gens croyant vraiment qu'ils allaient être transférés en Suisse ? Je me demande comment, et surtout pourquoi, on pouvait faire confiance aux Allemands dans une affaire aussi dangereuse. Mais ils l'ont fait, parce que l'alternative était encore pire.

## **#Pascal**

Je veux dire, il n'y a pas d'autre façon de le voir. C'est soit vrai, soit ça ne l'est pas. Dans tous les cas, oui, c'est comme ça.

## **#Stephen Kapos**

Alors, Rudolf Kastner avait mis en place un camp de rassemblement à Budapest, avant le transport vers la Belgique. On pouvait y entrer, mais seulement avec son accord, si on figurait sur sa liste. On pouvait y être ajouté sous certaines conditions, par exemple si on avait un lien avec la Transylvanie ou une autre raison valable. Et ma famille, justement, avait ce lien. Donc toute la famille a déménagé dans ce camp à Budapest. Il se trouvait sur le terrain d'une grande institution pour aveugles, ou quelque chose de ce genre. Sur ce terrain, il y avait des baraquements en bois, typiques des camps de concentration allemands — un ou plusieurs de ces bâtiments. On y est restés un certain temps, et je me souviens très bien de cette période, de ce que c'était... pas vraiment agréable, disons. Le camp était gardé par la SS à l'extérieur, et à l'intérieur, c'étaient des policiers hongrois.

Et on pouvait en sortir. On ne pouvait pas y entrer sans autorisation, mais on pouvait partir si on changeait d'avis. Alors nous sommes entrés, toute la famille, dans ces camps, et nous avons passé quelque temps dans ces baraquements. Je me souviens surtout d'avoir eu très peur des toilettes. Il y avait une latrine improvisée, un grand trou avec des planches posées dessus, qu'il fallait utiliser, et j'avais très peur de tomber dedans. Mais à part ça, les enfants pouvaient jouer, et tout le reste. Nous étions malades, et ainsi de suite. Puis, au bout d'un moment, pour une raison ou une autre — parce qu'à cette époque, toutes les décisions se prenaient sur la base de rumeurs — il n'y avait aucune information officielle fiable. Il a dû y avoir de mauvaises nouvelles sur la fiabilité de cet arrangement, alors ma famille est partie. Et c'est à ce moment-là que j'ai été emmené dans les collines.

Ensuite, mon père et mes oncles sont eux aussi partis, mais ils sont revenus plus tard dans ce camp. Et en fait, ils ont été transportés à Noël quarante-quatre, ou à peu près à cette période, vers l'

Allemagne, puis vers la Belgique. Malheureusement pour eux, Hitler a découvert cet accord. C'était un arrangement que Himmler avait conclu dans son dos. Et je crois que Himmler et Kaltenbrunner étaient les deux négociateurs. Himmler s'est d'ailleurs fait renvoyer par Hitler. Il était furieux de cet arrangement et l'a fait arrêter. Il n'y a donc plus eu de transfert vers la Suisse. Malgré tout, les Allemands ont gardé une sorte de respect symbolique pour l'accord qu'ils avaient passé, et ils ont maintenu ce convoi, dont faisait partie mon père, dans le camp, mais avec un statut d'otages plutôt que de détenus. Cela voulait dire qu'ils n'avaient pas de numéro tatoué, qu'ils pouvaient garder leurs propres vêtements, et qu'ils bénéficiaient d'une certaine forme d'autogestion.

## **#Pascal**

Mon père travaillait comme médecin dans ce camp, par exemple. Et ils ont survécu dans ce camp ?

## **#Stephen Kapos**

Oui. Finalement, avec l'avancée des Russes, ils ont été transférés à Theresienstadt. Je ne sais pas si leurs privilèges relatifs y ont été maintenus. J'en doute. Mais Theresienstadt était un camp un peu moins dur que les autres, même si c'était en réalité une antichambre d'Auschwitz. De temps en temps, on y transférait des gens vers Auschwitz. Mais à ce stade de la guerre, c'était trop tard, ils n'en ont pas eu le temps. Et c'est pour ça que mon père a été libéré.

## **#Pascal**

Alors, vous savez, vous avez vécu tout ça, et vous vous en souvenez très clairement. Aujourd'hui, quand on avance jusqu'à notre époque et qu'on regarde ce qui se passe à Gaza, et la manière dont Israël s'est développé... enfin, vous étiez là quand Israël a été fondé, et vous avez vu l'évolution de ce pays pendant plus de soixante-dix ans. Oui. Qu'est-ce que ça vous fait, et quel lien vous entretenez avec tout ça ?

## **#Stephen Kapos**

Avant d'en venir à ce point, je voudrais simplement ajouter quelque chose à propos de cette période. Nous n'avons pas seulement connu la peur de devoir nous cacher et le danger d'être découverts. Malheureusement, l'endroit où nous nous trouvions, tout près du château royal dans ce quartier, c'était précisément là que s'est déroulé le dernier affrontement entre les Allemands et l'Armée rouge soviétique qui envahissait la ville. C'était l'épicentre des combats à Budapest. La ligne de front passait littéralement sur nous, et nous avons dû déménager plusieurs fois, vers des lieux incertains, sans savoir où aller. J'en parle parce que ces deux réalités superposées forment un contexte très important pour comprendre, avec empathie, ce que vivent les habitants de Gaza. Nous avons connu les combats, la destruction totale autour de nous, et plusieurs déplacements forcés. Alors, plus tard, quand j'ai vu à l'écran ce qui se passait à Gaza, cela faisait écho à cette expérience. C'était à la fois le danger et la guerre. Et pour nous, survivre à tout cela a été extrêmement difficile.

## **#Pascal**

Est-ce que vous pouvez comprendre les sionistes qui disent que l'expérience de la Shoah explique, en quelque sorte, la violence actuelle ? Vous savez, l'idée qu'Israël doit être un refuge pour les Juifs, un pays pour les Juifs, où ils seraient à jamais protégés de ce type de persécution. Qu'ils ont besoin de cette terre, et que, dans cette logique, la population palestinienne pose un problème. Comment vous voyez ça ?

## **#Stephen Kapos**

Bon, pour commencer avec un peu de contexte, la Hongrie, à l'époque de l'Empire austro-hongrois, occupait une position un peu différente de celle d'autres pays d'Europe de l'Est en ce qui concerne les Juifs. En effet, les Habsbourg et les classes dirigeantes avaient compris, de manière tout à fait officielle, l'utilité de la population juive instruite pour accompagner la transition du féodalisme vers le capitalisme. C'est pourquoi ils ont mis en place une politique d'intégration à leur égard. Un très bon exemple de cela, c'est qu'ils ont encouragé, et même initié, le changement de noms juifs facilement reconnaissables en noms à consonance locale, afin que, dans leur vie quotidienne, ces personnes ne soient pas identifiées comme juives et ne subissent pas de préjugés, et ainsi de suite. C'était donc une politique officielle.

Dans l'ensemble, la population juive instruite, surtout la classe moyenne, a complètement adhéré à cette idée. Ils étaient tous pour l'intégration, et, dans l'ensemble, ceux qui avaient un certain talent faisaient de bonnes carrières dans leurs professions. Mon père, par exemple, était d'abord médecin généraliste, puis il s'est formé comme psychanalyste. En mil neuf cent quarante-quatre, il était déjà psychanalyste. À cause de cela, l'influence des sionistes était très limitée. Il n'y avait qu'un tout petit groupe de sionistes en Hongrie, et la population juive que je connaissais, les gens instruits surtout, les considéraient comme des marginaux, des extrémistes, qu'il ne fallait pas prendre au sérieux ni fréquenter. Et ça, c'est très différent, par exemple, de ce qu'on voyait en Pologne ou dans d'autres pays.

## **#Pascal**

Comment les voyez-vous aujourd'hui ? Quelle est votre opinion sur le sionisme ? Et comment percevez-vous les conséquences du sionisme que nous observons en ce moment ?

## **#Stephen Kapos**

Oui. En d'autres termes, ma famille n'avait aucune influence ni aucune inclination sioniste. Et je n'en voyais pas non plus autour de moi, en Hongrie. Alors, j'ai découvert ce qu'était le sionisme quand j'ai rendu visite à une partie de ma famille qui, après la Seconde Guerre mondiale, quand la Transylvanie a été rattachée de nouveau à la Roumanie, s'est retrouvée soudainement roumaine. Et plus tard,

sous le régime communiste roumain, ils ont été, entre guillemets, « vendus » à Israël. La seule façon de quitter le pays, c'était par un accord avec les autorités israéliennes, en direction d'Israël. Et Israël payait, je ne sais plus combien, des milliers de dollars par personne, pour les Juifs autorisés à partir. Et donc, une grande partie de ma famille, les Transylvains qui vivaient alors en Transylvanie ou à Bucarest, sont partis pour Israël, à Haïfa.

Donc, quand je leur ai rendu visite, c'est à ce moment-là que j'ai vraiment été confronté pour la première fois à ce qu'était le sionisme. Et j'ai été horrifié, parce que c'était clairement un système extrêmement raciste. Je veux juste mentionner un exemple précis d'une expérience que j'ai vécue. Je faisais partie d'un petit groupe organisé comme une sorte de visite touristique pour aller de Haïfa à Jérusalem. Dans ce groupe, formé pour l'occasion, il y avait des personnes juives venues des États-Unis, d'âge moyen à assez âgées. Je me souviens d'une dame en particulier, plutôt âgée, et nous étions sur le point de partir. Il y avait là un soldat israélien, un jeune, avec une mitraillette, et tout le reste. Et quand elle a vu ce soldat juif, elle s'est mise à pleurer, bouleversée, en disant qu'elle avait vécu assez longtemps pour voir un jour un soldat juif. Alors, c'était quelle année ? C'était avant la guerre de soixante-sept. Soixante-cinq, quelque chose comme ça.

Cette année-là, c'était soixante-cinq. J'ai compris que c'était une réaction à leurs souvenirs de pogroms et d'humiliations. Pour eux, Israël et une armée juive représentaient une forme de libération fondamentale. Et je pouvais comprendre les débuts émotionnels de cet attachement à Israël. C'en était un bon exemple. Ce n'était pas feint, c'était totalement sincère. Dans une certaine mesure, mes propres proches ressentaient quelque chose de semblable, même si c'était moins fort. Et ils ont été exposés à la propagande dès leur arrivée à Haïfa. Donc je peux comprendre les racines de ce sentiment et de cette attitude sioniste. Ce que je ne peux pas comprendre, c'est qu'une fois qu'on voit ce que cela signifiait pour la population locale — que ce n'était pas un territoire vide où l'on pouvait simplement bâtir un nouvel État — on réalisait qu'on prenait en fait la terre d'un autre peuple, qu'on le soumettait à un traitement injuste en permanence, et qu'on le considérait comme un ennemi.

J'ai trouvé ça révoltant. Et malheureusement, j'ai constaté que les membres de ma famille, presque sans exception, étaient devenus racistes de cette manière. Ils parlaient des Palestiniens — qu'ils appelaient les Arabes — comme d'une espèce inférieure, inégale, qu'il fallait maintenir à leur place. Ils ont cru, je pense, à des peurs fabriquées de toutes pièces : que les Palestiniens, si on ne les tenait pas fermement sous contrôle, finiraient par jeter les Juifs à la mer. Ils avaient souvent cette image en tête, que s'ils n'étaient pas vigilants et violents, cela leur arriverait. C'était le résultat d'une propagande constante. Et c'était tragique. Même ma cousine, dont j'ai parlé, celle qui triait les vêtements de ses parents et qui a fini par survivre et revenir, était aussi raciste que les autres. Et ça, je l'ai trouvé vraiment terrible.

**#Pascal**

Et elle n'a jamais pu relier la souffrance des Arabes, des Palestiniens, à la sienne, à celle qu'elle a vécue quand elle était enfant ?

## **#Stephen Kapos**

Ils n'avaient aucune empathie pour les habitants locaux. D'une manière ou d'une autre, ils ont adhéré à ce racisme terrible, celui qu'on a vu dirigé contre les Juifs dans certains pays — comme s'ils n'étaient pas égaux, pas dignes d'être pris au sérieux, sans valeur égale. Aujourd'hui, en Hongrie et en République tchèque, le même sort frappe la population rom. D'une certaine façon, ils sont devenus les nouveaux Juifs, parce qu'ils ne sont pas intégrés. On ne les voit pas comme des individus, mais comme un groupe qu'on accuse toujours de voler et de ne pas travailler. Et, dans les faits, il existe une forme d'apartheid contre eux.

## **#Pascal**

Et ça, c'est un sentiment très européen, non ? Et ce sentiment a été transplanté, puis en quelque sorte implanté en Israël, ou en Palestine, n'est-ce pas ? Et il continue encore aujourd'hui. Ce que je ne comprends pas, moi, c'est comment on peut regarder Gaza et ne pas y voir un camp de concentration. Je veux dire, ça fonctionne tellement clairement comme un camp de concentration... un camp d'extermination, à partir du moment où on a commencé à le bombarder massivement. Comment avez-vous perçu ces dernières années de ce nouveau génocide qu'on a vu ? Est-ce que ça a réveillé ces sentiments en vous ?

## **#Stephen Kapos**

Oui, bien sûr que oui. À cause de mon expérience de la guerre aussi, je revivais un peu ces émotions, ces dangers. Il faut que je précise qu'à l'époque, quand tout ça m'arrivait, j'étais un garçon de sept ans, et je n'avais pas peur. Aujourd'hui, j'ai du mal à comprendre comment c'est possible, parce que la situation était extrêmement dangereuse, tout le temps. Que ce soit à cause des combats, de la persécution, ou du risque d'être découvert, c'était constant. Mais la vérité, c'est que j'étais trop jeune pour vraiment comprendre ce qui se passait.

Avec le recul, quelques années plus tard, j'ai compris à quel point certaines situations avaient été humiliantes et dangereuses. Il y a un épisode en particulier, autour de Noël. À ce moment-là, nous étions encore cachés, mais Budapest était déjà encerclée par les forces soviétiques, et les derniers combats allaient commencer pendant la période de Noël. Pourtant, l'armée allemande célébrait encore Noël de manière très formelle, et ils nous ont invités à être leurs invités — notre petit groupe d'amis, des garçons juifs cachés. C'était une situation extrêmement dangereuse, mais je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Je me souviens de la mise en scène, très belle d'ailleurs... une longue table blanche.

C'était en temps de guerre, souvenez-vous. Et à la fin, il y avait un joli sapin de Noël décoré, et tout au fond de la salle, un grand drapeau à croix gammée, presque suspendu au plafond. L'atmosphère était très lourde, très triste, parce que nous étions assis en alternance : un soldat allemand, un garçon juif, un soldat allemand, un garçon juif. Ils ne savaient pas que vous étiez des garçons juifs, n'est-ce pas ? Bien sûr que non. C'est pour ça qu'on avait été invités. Mais il y avait un risque d'être découverts, et les adultes responsables le savaient très bien. Si un garçon juif était emmené aux toilettes par un soldat allemand, et que celui-ci découvrait qu'il était circoncis, notre couverture aurait volé en éclats. Oui, oui. Et ma tante, qui était responsable, était très, très inquiète que quelque chose comme ça arrive. Mais ça n'est pas arrivé.

## **#Pascal**

Donc, ta vie à ce moment-là était remplie de ce genre d'expériences très dangereuses. Et on ne peut qu'imaginer à quel point Gaza doit être extrêmement dangereuse, non ? Et la vie des Palestiniens en général, aussi en Cisjordanie, n'est-ce pas ? Vivre sous une répression constante, avec le risque permanent d'être tué. Comment expliques-tu que tu aies développé ce lien si évident avec la souffrance de ces gens, qui sont séparés par quatre-vingts ans et par la distance, mais qui vivent manifestement des choses très similaires ? Et que ta cousine, elle, n'ait pas pu — qu'elle n'ait jamais — qu'elle n'ait manifestement pas fait ce lien ? Eh bien, la grande différence, c'est les influences auxquelles nous étions soumis.

## **#Stephen Kapos**

Le cousin dont je parlais est arrivé en Israël, je ne sais plus, au début des années cinquante, en provenance de Roumanie. Et tout de suite, il a été soumis, petit à petit, à l'influence d'une propagande nationaliste extrême — une propagande qui insistait sans cesse sur les dangers, non pas des Palestiniens, mais des Arabes, en expliquant qu'ils étaient tous décidés à tuer les Juifs, et ainsi de suite. À force d'entendre ça, forcément, ça agit sur vous. Et pendant ce temps-là, moi, j'étais exposé à des influences complètement différentes. D'abord, mon père était quelqu'un de très éclairé et, comme je le dis souvent, en plus d'être un médecin diplômé, il était aussi psychanalyste. Quand il est revenu de Belgique — et d'ailleurs, entre le moment où il a été emmené et le jour de son retour, nous n'avions eu aucune nouvelle de lui — ça a été une expérience terrible.

Mais quand lui et mes oncles sont tous revenus de Theresienstadt — pas de Belsen, parce qu'ils avaient été transférés à Theresienstadt — ils sont finalement rentrés à l'été quarante-cinq. Ils ont tous adhéré au Parti communiste, parce qu'ils pensaient que, d'après leur expérience, les seuls vrais résistants, c'étaient les communistes. D'ailleurs, le Parti communiste était illégal en Hongrie à ce moment-là. Il y avait eu une brève république soviétique hongroise, si on veut, en mille neuf cent vingt, un peu sur le modèle de la Révolution russe. Il y a même eu un court moment de pouvoir communiste, et une Armée rouge hongroise avait été formée pour se défendre contre les pays voisins qui attaquaient. Mais ils n'avaient pas vraiment de chance, et tout ça n'a pas duré longtemps, à peine six mois, tout au plus.

Et le Parti communiste, en réaction à cela, a été interdit. Et juste après cette brève période de pouvoir communiste, les forces de droite arrivées au pouvoir, soutenues par les puissances occidentales — en particulier la France à cette époque — ont lancé ce qu'on a appelé la Terreur blanche : beaucoup de pogroms et de massacres. Les seuls pogroms que, je crois, les Juifs hongrois ont connus, c'est à ce moment-là, parce que le communisme et la judéité étaient, d'une certaine manière, confondus. Ces groupes armés, vêtus de blanc, parcouraient les villages, cherchant les communistes et les Juifs. Et il y a eu beaucoup de représailles sanglantes en réaction à cette courte période de régime communiste.

## **#Pascal**

Et malgré ce souvenir, ton père et ton oncle ont rejoint les communistes en mille neuf cent quarante-cinq, parce que c'était la Résistance, la Résistance contre les fascistes.

## **#Stephen Kapos**

Mon expérience d'adolescent s'est déroulée entièrement sous le régime communiste. Et même si c'était une période de difficultés presque constantes, vécue dans un système de plus en plus autoritaire, sur la question de la race, on recevait une éducation complètement différente de la propagande insidieuse qu'on trouve en Israël. Donc, ce n'est pas vraiment surprenant que j'aie été antiraciste. C'est l'influence que j'ai eue. Il y a un détail intéressant : le mot pour « juif » en hongrois, c'est \*zsidó\*. Je crois que c'est pareil en Pologne, ou quelque chose d'approchant. Et ce mot-là était officiellement interdit, parce qu'on le considérait comme une marque raciste. Ah oui ? D'accord. Et on pouvait être arrêté pour avoir utilisé ce mot, un peu de la même manière que le mot « nègre » est aujourd'hui inacceptable, et qu'on peut même légiférer contre son usage quand il est employé de façon malveillante.

## **#Pascal**

Donc, les communistes ont essayé, malgré tous leurs défauts, d'éliminer ce genre de racisme entre les gens. Ils ont voulu construire une société égalitaire.

## **#Stephen Kapos**

Oui, c'est ça. Une pauvreté partagée pour tout le monde, parce qu'on a malheureusement trop mis l'accent sur l'industrialisation rapide. Ils ont un peu copié l'expérience soviétique, sans que ce soit nécessaire, et ils n'ont pas su utiliser les atouts du pays. Pourtant, c'était un pays très performant, surtout agricole, avec de bonnes exportations dans ce domaine. Et à la place, ils construisaient d'immenses aciéries, alors que la Hongrie n'avait ni les matières premières, ni l'énergie pour les faire tourner. Ils étaient simplement sous la dictée des Soviétiques, qui cherchaient à imposer des mini-politiques soviétiques dans tous les pays satellites, et c'était vraiment une erreur.

## **#Pascal**

Enfin bref, c'est une autre histoire. Mais dans les cinq dernières minutes, parce qu'il faut bien conclure, j'aimerais juste avoir ton avis sur ce qui se passe en Palestine, et comment tu te situes par rapport à ça. Tu descends dans la rue, tu protestes contre le génocide au Royaume-Uni... Qu'est-ce que tu en penses ?

## **#Stephen Kapos**

Je voudrais simplement rappeler que, pendant mon expérience de la Shoah et de la guerre, j'étais très conscient de cette douleur invisible qui accompagne tout cela. Par exemple, les déplacements forcés que certaines familles ne peuvent pas supporter à cause d'un membre handicapé. Ma famille de Transylvanie a été déportée à Auschwitz parce qu'elle a refusé l'aide de quelques paysans roumains qui leur proposaient de les emmener, en charrette, par des chemins secrets jusqu'à la frontière roumaine. Là, ils auraient sans doute été sauvés. Ils n'ont pas pu accepter cette offre, car il y avait un membre handicapé dans la famille, et ils ont jugé que ce voyage était impossible pour lui. Ils ont tous péri. Ce genre de chose n'est pas très visible. On voit la destruction, on voit les meurtres, mais il y a aussi ces douleurs, ces difficultés que nous avons traversées. Et je reconnais que les Gazaouis connaissent eux aussi ce type de problèmes — ces déplacements fréquents, sans moyen de transport.

Parfois, c'était tout simplement impossible à mettre en œuvre à cause de membres handicapés. Et puis, il y avait aussi cette souffrance mentale, cette angoisse de devoir prendre des décisions vitales, des décisions de vie ou de mort, en se basant sur des informations venant de l'ennemi, ou sur des rumeurs. Comme mon père, qui, en se fiant à des rumeurs, a accepté un accord avec les nazis et a choisi d'y croire. De la même façon, à Gaza, des gens ont dû agir sur la base d'une déclaration disant qu'il fallait aller dans la zone X, censée être une zone protégée, une zone sûre... qui, bien sûr, ne l'était pas. Mais quand on n'a aucune information fiable, il faut quand même prendre des décisions qui concernent toute la famille. La douleur de tout cela, et d'autres choses du même genre, certaines qu'on ne voit pas forcément à l'écran, je la ressentais profondément, à cause de ce que nous avons vécu.

## **#Pascal**

Est-ce que tu imaginais que les gouvernements européens soutiendraient à nouveau quelque chose comme ça ? Franchement, pour moi, c'est un vrai choc. Même si je dois reconnaître que je n'y ai pas prêté assez d'attention... je ne pensais tout simplement pas qu'on en arriverait là.

## **#Stephen Kapos**

Non, je suis d'accord. C'est très difficile à expliquer, vraiment très difficile à expliquer. Et il ne fait aucun doute que les générations futures considéreront cela comme criminel — l'attitude de tous les

gouvernements européens, et la fracture entre ces gouvernements et leurs peuples, dans presque tous les pays d'Europe. Je pense que, dans ce pays, environ soixante-dix pour cent de la population soutiendrait la cause palestinienne, et pourtant, le gouvernement est en train de s'associer à un génocide.

## **#Pascal**

Le Royaume-Uni fait entièrement partie du génocide.

## **#Stephen Kapos**

Et tous les autres pays européens aussi, la France comprise. Aujourd'hui, c'est l'exception avec l'Espagne, je crois, mais la plupart des autres sont concernés. Et leurs populations ne soutiennent pas ce que font leurs gouvernements. Il y a donc une fracture. À long terme, c'est une situation intenable. Elle finira par prendre fin.

## **#Pascal**

C'est vraiment terrifiant, n'est-ce pas ? L'Holocauste, bien sûr, c'est un crime commis avec la collaboration de très nombreuses personnes. De nombreux pays, de nombreux gouvernements ont participé pour le rendre possible. Les frontières ont été franchies, des populations entières ont migré, et ainsi de suite. Et aujourd'hui, le génocide en cours, c'est encore une fois la collaboration de tous ces pays : certains détournent simplement le regard, d'autres aident activement, tendent la main, et finissent par coopérer à l'extermination d'un peuple tout entier. Absolument.

## **#Stephen Kapos**

On finira par considérer cela, plus tard, comme un acte criminel. Et ceux qui détiennent le pouvoir aujourd'hui, s'ils sont encore là pour être jugés, se retrouveront devant un tribunal à devoir justifier ce qu'ils ont fait.

## **#Pascal**

Si tu pouvais parler à un petit garçon palestinien de sept ans à Gaza, qu'est-ce que tu lui dirais ? Pour l'avenir, tu vois ? S'il survit, comme toi tu l'as fait, qu'est-ce que tu lui dirais ? Pour que ça n'arrive plus jamais.

## **#Stephen Kapos**

L'avenir nous réserve encore énormément de changements fondamentaux. Et il faut espérer qu'une partie de ces changements ira dans la bonne direction. Quand je repense à ce que j'ai vécu depuis l'âge de sept ans — une courte période de démocratie, puis le régime communiste, ensuite le

soulèvement de Budapest en Hongrie, puis le fait d'être transplanté dans un pays et un environnement totalement différents, et enfin l'engagement militant — ce sont d'immenses bouleversements, tout au long du parcours. À sept ans, évidemment, on ne peut pas prévoir tout ça. Mais il peut encore y avoir des changements profonds à venir, et il faut faire en sorte qu'ils soient positifs. Et c'est possible.

## **#Pascal**

Des paroles très sages. Des changements fondamentaux vont arriver, et c'est à nous de faire en sorte que ce soient de bons changements. Exactement. Merci. Ce sont des mots pleins d'espoir. Stephen, pour les gens qui voudraient lire davantage de choses de vous, ou à propos de vous, ou vous suivre quelque part, est-ce qu'il y a un endroit où vous publiez régulièrement ?

## **#Stephen Kapos**

Je pense que plusieurs de mes précédentes interviews abordent à peu près les mêmes sujets, avec parfois un peu plus de détails ou des angles légèrement différents. Il y a aussi des entretiens disponibles sur Instagram et sur YouTube. J'ai eu une longue interview avec Double Down News, et une autre avec Owen Jones, qui pourrait intéresser certains, entre autres.

## **#Pascal**

Je vais essayer de les retrouver et de mettre les liens dans la description de cette vidéo. Et bien sûr, je vous enverrai une copie dès qu'elle sera publiée. Merci. Stephen Kapos, merci beaucoup pour le temps que vous nous avez accordé aujourd'hui.

## **#Stephen Kapos**

Merci de m'avoir invité.